

lége du courage ¹. » Ce déclamateur républicain n'a autre chose au cœur que cette vanité triste et impie qui s'attachait à la mort volontaire.

Il ne faut pas se faire illusion sur le prétendu courage des suicides romains. Ces hommes si jaloux des droits du bourreau, si empressés de mettre à profit la clémence impériale qui leur permettait le choix de la mort, ces hommes presque toujours n'avaient cessé de trembler durant leur vie; ils avaient, comme je ne sais quel consul, baisé les pieds de César; ils avaient, comme un Vitellius, sollicité l'insigne honneur d'ôter les pantoufles de Messaline; ils avaient caressé les affranchis; ils avaient été les courtisans et les infâmes courtisans d'un délateur; ils avaient dénoncé leurs complices, ou, comme Lucain, accusé leur mère; ils n'avaient reculé devant aucune bassesse ni aucune turpitude, tant qu'ils avaient eu l'espérance de vivre. Mais le moment fatal une fois arrivé, la mort une fois inévitable, ils prenaient leur parti de la mort, ils préféraient un coup de canif dans l'artère à un coup d'épée sur la nuque: voilà tout. Leur courage était de suivre la mode.

Il y a plus: cet effort de courage ne dépouillait pas même leurs derniers moments de toute servitude. Si le proscrit laissait après lui un enfant qu'il aimait, s'il voulait qu'une faible part de son bien restât dans sa famille, il fallait en faire une large à Néron et à Tigellin ²; c'est ce

1. Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret! . . .

(Phars., IV.)

2. Ainsi Pison. Tacite, *Annal.*, XV, 59. Mais Pétrone: ne codicillis quidem, quod plerique pereuntium, Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium adulatus est. (XVI, 19.) Mella, au contraire, « lègue une forte somme à Tigellin et à Cossutianus, son gendre, afin de sauver le reste (quò cætera manerent). Tacite, *Annal.*, XVI, 17.

qu'on appelait « pourvoir à l'avenir de ses enfants ¹. » Les legs ne suffisaient pas, il fallait la flatterie! Les testaments de proscrits étaient remplis de misérables éloges de leurs bourreaux, et à l'heure même de la mort, les malheureux n'échappaient pas à la servilité universelle!

Il fallait la flatterie: il fallait encore la délation; il fallait que des dénonciations posthumes allassent marquer une nouvelle proie à la colère toujours renaissante de Néron ². N'y en eût-il pas eu, Tigellin, armé du cachet des victimes et maître de leurs papiers, aurait bien su en trouver. Ainsi les morts tremblaient, priaient, flattaient, dénonçaient, comme avaient fait les vivants. Regardez cela, et comprenez quels beaux résultats produisait pour la liberté et la dignité du genre humain cette accoutumance du suicide; comprenez aussi ce que c'est que l'habileté de la civilisation combinée avec toute la férocité de l'état barbare, et où nous en serions, si un certain événement *fortuit* n'eût dérangé la marche naturelle et progressive du monde dans cette voie de lumières sans vertu!

Ainsi allait le monde sous le clément empire de Néron. Depuis le jour où le stoïcisme, cet opposant unique, ce seul parti constitué dans l'empire, cette seule exception à l'esprit de *dissociation* introduit par Tibère, avait succombé dans la personne de Thraséa (an 66); depuis que, silencieux et exilé, il semblait perdu pour jamais, il ne devait plus y avoir que triomphes pour Néron. Thraséa n'était pas mort, que, des portes du sénat où elle avait attendu la sentence, la foule courait aux portes de la ville

1. *Liberis consulere*. V. *Annal.*, XVI, 11. C'est à ces craintes que Tacite fait illusion dans le passage cité plus haut, page 248, *nec incertus futuri testamentum pro pignore scribam*, — et ce qui suit. *De Orat.*, 13.

2. Ainsi Mella. Tacite, *Annal.*, XVI, 17.

pour y recevoir le roi d'Arménie, venant rendre hommage à l'universelle suzeraineté de César. Le frère du roi des Parthes, Tiridate, à la honte des armées romaines, avait chassé d'Arménie le prince vassal de Néron, et Néron laissait Tiridate en paix, dans l'espérance d'une belle fête. En effet, à force de négociations et de prières, grâce aussi à la crainte qu'inspirait Corbulon, Tiridate se décida à reconnaître la suzeraineté romaine, à déposer son diadème au pied de la statue de Néron, en s'obligeant à venir le reprendre de ses mains. Il arrive donc par terre après un voyage de neuf mois (la religion des mages lui défendait de souiller même d'un crachat les eaux sacrées de la mer¹). Il traverse toute l'Italie à cheval, entouré de ses enfants, des princes parthes ses neveux, et de trois cents cavaliers; sa femme est à cheval auprès de lui, le visage caché par un casque d'or. Toutes les villes le reçoivent en triomphe aux frais de Néron, et surtout à leur détriment. Chaque jour de son voyage coûte 800,000 sesterces (203,000 francs), s'il faut en croire Suétone, qui lui-même semble à peine le croire².

Néron, qui est venu au-devant de lui à Naples, le conduit à Rome. Rome, couverte de trophées, illuminée, ornée de guirlandes, conspire tout entière pour la fête qui se prépare. Au milieu du Forum est rangé par tribus le peuple, portion du spectacle, en togas blanches, couronné de lauriers; sur les degrés des temples, les prétoriens avec leurs armes étincelantes. Le toit des maisons est couvert de spectateurs. Le théâtre de Pompée est doré tout entier; un *velarium* de pourpre, semé d'étoiles d'or, au milieu

1. Pline, *Hist. nat.*, XXX, 2.

2. Suet., 30. Il est cependant confirmé par Dion, qui dit vingt myriades (de drachmes ou deniers romains), LXIII, 1.

duquel est l'image de Néron conduisant un char, en écarte les ardeurs du soleil; aussi ce jour fut-il appelé la *journée d'or*. Dès le matin, Néron, en habit de triomphe, vient s'asseoir sur sa chaise curule. Tiridate s'agenouille devant lui, et le peuple, façonné aux acclamations solennelles, le salue d'une clameur si grande, que le barbare en est épouvanté. « Seigneur, dit ce roi d'Orient au citoyen de Rome Œnobarbus, le descendant d'Arsace, le frère des rois parthes vient se reconnaître ton esclave; tu es mon dieu, et je suis venu t'adorer comme j'adore Mithra (le soleil). J'aurai le sort que tu voudras bien filer pour moi; car tu es mon destin et ma fortune. » Néron reprit: « Tu as eu raison de venir me demander la couronne; ce que n'ont pu tes frères ni ton père, je te fais roi, afin que l'univers sache que j'ôte et donne les royaumes. » Tiridate alors monte près du trône, baise les genoux de Néron, qui lui ôte sa tiare et lui met le diadème¹.

Tiridate repartit avec 100 millions de sest. (25,400,000 f.) donnés par Néron (ce rusé Barbare avait su se faire payer son hommage), n'en méprisant pas moins le prince qu'il avait vu jouer sur le théâtre et parcourir l'arène avec l'habit vert et le bonnet des cochers. Ce qui nous étonne aujourd'hui l'étonnait lui-même: il ne comprenait pas que l'âpre soldat, le vieux Romain, Corbulon, restât l'humble sujet de ce comédien; la royauté despotique de l'Orient elle-même ne lui avait pas révélé le secret de l'incompréhensible asservissement des Romains. « Tu as, dit-il à César, un bon serviteur dans Corbulon, » mot dont Néron ne comprit pas l'ironie.

Mais Rome a vu assez de fois les triomphes de Néron. La

1. V. Xiphil. ex Dion, LXIII; Suet., *in Ner.*, 13, 30; Pline, *Hist. nat.*, XXX, 2; XXXIII, 3. Tacite, XV, 17, 18.

Grèce, patrie des arts, a besoin de lui comme lui d'elle. Chaque jour des députés des villes grecques viennent lui apporter des couronnes pour des combats où il n'a pas combattu; il les admet à sa table; il chante devant eux: ingénieux et servile, l'esprit grec sait trouver encore des formes d'adulation nouvelles quand Rome croit les avoir toutes épuisées, et Néron, enchanté, s'écrie: Seuls les Grecs savent entendre, seuls ils sont dignes de mes talents et de moi! — Une fois déjà, il a été sur le point de partir pour la Grèce: il parcourait les temples, faisant ses adieux à ses parents les immortels, lorsqu'il s'assit, et saisi d'une faiblesse subite, ne put se lever qu'avec peine. Effrayé de ce présage, il déclara qu'il lui en coûtait trop de s'arracher à l'amour de son peuple. — Mais aujourd'hui quel présage troublerait sa félicité? Son affranchi Hélius sera assez bon pour gouverner Rome, et suivre tranquillement la voie toute tracée des proscriptions. Hélius a tous les pouvoirs de Néron, il versera le sang; Polyclète s'emparera des biens: Rome peut se consoler de l'absence de César.

Que la Grèce donc se réjouisse, son prince lui arrive! Ce n'est pas seulement son cortège habituel de mille voitures, ces mules ferrées (ou plutôt chaussées) d'argent, ces muletiers revêtus de magnifiques étoffes, ces coureurs, ces cavaliers africains avec leurs riches bracelets et leurs chevaux caparaçonnés¹. C'est de plus une armée entière, assez nombreuse pour vaincre tout l'Orient si elle était composée d'hommes; soldats dignes de leur général, qui ont pour arme la lyre du musicien, le masque du comédien, les échasses du saltimbanque. Que la Grèce se réjouisse! Un hymne chanté par Néron a salué son rivage; le maître du monde lui donne toute une année de joies et d'inces-

1. Suet., *in Ner.*, 30.

santes fêtes; les jeux d'Olympie, les jeux Isthmiques, tous ceux qui se célèbrent à de longs intervalles, seront réunis dans ces douze mois. Néron peut bien changer l'ordre établi par Thésée et par Hercule¹.

Ainsi il parcourt (an 67) toutes ces villes homériques, servilement abaissées aujourd'hui sous la royauté d'un Osque ou d'un Sabin. Il s'élançait dans toutes les lices, prend part à tous les combats; toujours vainqueur, même à Olympie, où, sur un char traîné par dix chevaux, le maître du monde s'est d'abord laissé tomber dans la poussière, puis s'est trouvé trop ému de sa chute pour continuer la lutte. Il n'en a pas moins, à la fin de la course, proclamé, comme d'ordinaire (car il est lui-même son héraut): « Néron César, vainqueur en ce combat, donne sa couronne au peuple romain et au monde qui est à lui! » Ni aujourd'hui, ni dans le passé, Néron ne doit avoir de rival: les statues des vainqueurs d'autrefois sont renversées, traînées dans la boue, jetées aux latrines. L'athlète Pammenès, après de nombreuses victoires, vit retiré, vieux, affaibli; que Pammenès reparaisse dans la lice: Néron prétend lui disputer ses couronnes; après l'avoir vaincu, il aura le droit de briser les statues de Pammenès. Malheur à qui est condamné à être son adversaire! Vaincu d'avance, il n'en est pas moins exposé à toutes les manœuvres d'un inquiet rival; Néron l'observe, cherche à le gagner, le calomnie en secret, l'injurie en public, lui jette des regards où la menace n'est que trop éloquente. Un jour (faut-il en croire Lucien?), certain chanteur, trop plein de sa gloire, s'oublie jusqu'à chanter mieux que Néron; le peuple lui-même (comme autrefois à Rome, au milieu d'une lecture

1. V. sur le voyage de Néron en Grèce, Suet., *ibid.*, 22, 24; Xiphil., LXIII; Philostrate, V, 2, 3. Lucian. *in Nerone*.

de Lucain, malgré la présence et la jalousie de Néron, des applaudissements s'élevèrent et perdirent le poète), le peuple artiste de la Grèce écoute ravi; quand tout à coup, par ordre du prince, les acteurs qui jouaient avec ce malheureux le saisissent, l'adosent à une colonne, et lui percent la gorge avec leurs stylets.

A Corinthe, César, qui ambitionne toutes les gloires, se rappelle le projet plusieurs fois essayé de la coupure de l'isthme; entreprise gigantesque dont la nature a, pendant des siècles, refusé le succès à l'industrie humaine, et que semblait interdire une superstitieuse terreur. Devant les prétoriens rangés en bataille, Néron sort d'une tente dressée sur le rivage, harangue ses soldats, chante un hymne à Amphitrite et à Neptune, reçoit en dansant, des mains du proconsul, un pic d'or, en frappe trois fois le sol, et recueille quelques grains de poussière qu'il emporte dans une hotte, aux acclamations de tout le peuple. Des milliers d'hommes travaillèrent après lui, soldats, esclaves, condamnés, six mille prisonniers juifs envoyés par Vespasien, bannis ramenés du lieu de leur exil (et parmi eux le philosophe Musonius), criminels sauvés de la mort pour venir concourir à la grande œuvre de l'empereur. En soixante-quinze jours, on avait ouvert un canal de quatre stades, la dixième partie du travail, lorsque tout à coup vint l'ordre de s'arrêter¹. Hélius rappelait à Rome son souverain; une conjuration s'y tramait, disait-il. — « Tu devrais plutôt souhaiter, lui répondait Néron, non que je revienne promptement, mais que je revienne digne de Néron. » Il fallut qu'Hélius vint lui-même en sept jours pour l'arracher à ses triomphes.

1. V. Xiph. *Ibid.* Suet., *in Ner.*, 49; Plin., *Hist. nat.*, IV, 4; Lucien, *in Ner.*; Josèphe, *de Bello*, III, 36; Philost., *in Apoll.*, IV, 8.

2. Philost., *ibid.* Xiph., *ibid.* Suet., *in Ner.*, 25.

Néron fait donc ses adieux à la Grèce; il la proclame libre, exempte d'impôts; il enrichit les juges qui l'ont couronné. La reconnaissance ou l'adulation multiplie autour de lui ces hommages emphatiques et impies dont la Grèce dégénérée avait le secret mieux que personne. Elle le nomme Apollon, Hercule, sauveur du monde, génie protecteur de la terre¹. Il est vrai qu'il l'a ruinée par son passage, qu'il a pillé ses temples, qu'il lui enlève cinq cents de ses dieux²; qu'il a dépouillé les riches, trop heureux lorsqu'il ne les a pas fait mourir; que l'absence du spectacle, la paresse à applaudir, le défaut de dilettantisme, ont été des crimes capitaux. — Mais Rome, sa patrie, est-elle mieux traitée? Chaque courrier d'Hélius apporte la nouvelle d'une exécution. Néron, de son côté, fait de temps en temps mourir quelqu'un des banis qu'il rencontre ou des suspects qu'il a emmenés avec lui. Deux frères meurent, dont l'union fraternelle parut au meurtrier de Britannicus une conspiration flagrante.

A son retour de Grèce, Néron manqua périr dans une tempête. Un instant, en Italie, on crut à son naufrage, et on s'en réjouit; joie dont il sut bien se venger³. Cependant, le sénat, bien que tremblant de le voir revenir, le rappelait avec toute l'effusion de son dévouement, et ordonnait pour lui plus de fêtes qu'il n'y a de jours dans l'année. Naples l'oisive, comme l'appelait Horace, Naples la ville de ses débuts, le reçoit la première. A Rome, après un étalage de dix-huit cents couronnes qu'il a rapportées de

1. V. les monnaies: ΝΕΡΩΝΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ (Néron tenant sa lyre et en habit de chanteur.) — ΗΕΡΚΥΛΙ ΑΥΓ. — ΤΩ ΣΩΤΗΡΙ ΤΗΣ ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ-ΑΓΑΘΟΑΙΜΟΝ.

2. 500, à Delphes seulement. Pausan., X, 7. D'autres ailleurs. *Id.*, V, 26.

3. Suet., *ibid.*, 25.

Grèce, on voit venir, sur le char triomphal d'Auguste et à côté du musicien Diodore, Néron, en chlamyde semée d'étoiles d'or, l'olivier olympique sur la tête, et, dans sa main droite, le laurier des jeux Pythiens : après lui, sa claque théâtrale, ses *Augustani*, au nombre de cinq mille, à la brillante parure et aux cheveux parfumés, qui se proclament les soldats de son triomphe. Une arcade du grand cirque est abattue pour son passage; à droite et à gauche des victimes sont immolées à sa divinité; la terre est semée de safran; on jette sur sa route des oiseaux, des fleurs, des rubans de pourpre, des dragées; le sénat, les chevaliers, le peuple, lui acclament en mesure : « Vive le vainqueur d'Olympie ! le vainqueur des jeux pythiens ! César Néron, nouvel Hercule ! César Néron, nouvel Apollon ! seul, dans tous les siècles, il a vaincu dans tous les jeux ! »

C'était bien un triomphe ! Une dernière conspiration avait été découverte et punie; le temple de Janus était fermé²; Corbulon, qui avait vaincu l'Orient, appelé en Grèce par de flatteuses paroles, avait reçu l'ordre de se donner la mort, et s'était tué, regrettant sa fidélité trop confiante, et disant : « Je l'ai mérité³. » Que pouvait encore redouter Néron ? Quel autre César avait eu Rome aussi bas sous ses pieds ? Qu'était le triste et vieux Tibère, homme étranger à toutes les joies du pouvoir ? Qu'était le grossier Caligula, qui, après avoir, pendant trois ans au plus, joué quelques farces royales et guerrières, s'était laissé misérablement égorger dans une salle de bain ? Qu'était l'imbécile Claude, machine à diplômes et à juge-

1. Suet., in Ner., 25. Xiph., *ibid.*

2. *Pace p. r. terra mari que parta Janum clusit.* Un temple fermé. (Monnaies.)

3. ἄξιός. Xiph., *ibid.*

ments, auprès du virtuose, de l'orateur, du poète, du lutteur, de l'universel Néron, depuis douze ans maître du monde ? Si quelques âmes à part protestaient, par un courage inutile, en faveur de la dignité humaine, jamais le grand nombre n'avait mis le front aussi bas dans la poussière que devant l'élève de ces deux femmes perdues, Lépida et Agrippine, devant ce cerveau mal organisé qui n'eut le sens vrai d'aucune chose, ce gamin déifié, Néron.

Serait-ce l'or qui pourrait lui manquer ? Si le trésor s'épuise, si les chicanes fiscales, suprême expédient des empereurs besogneux, si l'héritage confisqué des testateurs ingrats envers César, si de nouveaux impôts sur les successions des affranchis¹, si toutes ces ressources sont insuffisantes, les dieux lui viendront en aide. Un Africain a rêvé que, sous son champ, il voyait d'immenses cavernes pleines de lingots d'or, trésors de la reine Didon que la Providence gardait pour César. Une flotte entière est partie pour recueillir ces richesses; tout un peuple de soldats et d'ouvriers tourne et retourne le champ de l'Africain. D'avance les poètes chantent la gloire de Néron, pour qui les dieux font naître, dans le sein de la terre, l'or tout purifié; et Néron, dans sa foi au songe, jette avec plus de profusion que jamais les minces trésors que ce trésor colossal va remplacer. — Quand, après bien des recherches, l'or ne se trouva pas, le songeur n'eut d'autre ressource que de se donner la mort².

Si les dieux manquent de parole, les délateurs nous consoleront de la désobligeance des dieux. La concentration que, dans les derniers temps de la république, a reçue

1. Suet., in Ner., 32.

2. Suet., *ibid.*, 30.

la propriété territoriale, est merveilleusement favorable au genre de perception qu'exercent les délateurs. Les vastes domaines ont perdu l'Italie, dit Pline, ils perdent maintenant les provinces, et le supplice de six grands propriétaires a rendu Néron possesseur de la moitié de l'Afrique¹. Il a payé 7 millions de sesterces le délateur qui a fait condamner un Crassus; quelles richesses ne lui a donc pas rapportées la condamnation de ce Crassus!

Aussi Néron crie-t-il largesse! Néron est de tous les empereurs le plus magnifique. Largesse au peuple! Néron n'oublie pas son peuple qui l'applaudit de si bon cœur au théâtre! Largesse surtout aux amis de César! A toi, gladiateur, la maison de ce consul! A toi, joueur de flûte, le patrimoine de ce triomphateur²! Accourez, favoris, courtisans, pantomimes, conviés au banquet de la confiscation! Tenir des comptes, c'est une économie sordide! Jeter l'or sous ses pas, c'est de la grandeur³! Les esclaves même de César ont des vergers, des piscines; un d'eux, qui a été intendant d'armée, s'est racheté au prix de 13 millions de sest. (3,302,000 fr.)⁴. Durant son règne, Néron aura distribué à ses amis 560 millions de fr., et ses amis, ses fidèles imitateurs, en auront, au moment de sa mort, dissipé les neuf dixièmes⁵.

Et quelque chose pourtant manque à Néron. Cette passion de l'impossible, dont j'ai tant parlé, n'est pas seulement une passion des Césars; c'est une passion des Romains; chacun dans sa sphère subit ce fatal instinct. Tout

1. Latifundia perdidere Italiam, jam et provincias. (Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 6.)

2. Suet., *in Ner.*, 30.

3. Id., *ibid.*

4. Pline, *Hist. nat.*, VII, 39.

5. Tacit., *Hist.*, I, 20 (2,200,000,000 de sesterces).

le labeur d'une civilisation de cinq ou six siècles, en Grèce, en Italie, en Orient, n'a abouti qu'à faire rêver de plus chimériques rêves à quelques centaines d'oisifs romains, à leur inventer des infamies nouvelles, à nourrir d'aliments nouveaux une curiosité insatiable, un égoïsme surhumain, un matérialisme transcendant! Cette passion de l'impossible sera surtout celle de Néron: rien ne le touche comme grand et beau, mais comme inouï, et, dans le sens latin du mot, comme *monstrueux*. C'est une persuasion et une plénitude de sa toute-puissance, qui essaie pourtant si, à quelque combat, elle peut être vaincue: organisation après tout misérable et puérile, à qui il fallait un tel pouvoir pour s'élever même dans le mal; nature cruelle, faute de pouvoir être forte; gigantesque, faute de savoir être grande!

Qu'est-ce pour lui que la profusion et le luxe? Ne mettre jamais deux fois le même habit, pêcher avec des filets dorés et des cordons de pourpre, jouer 400 sesterces sur chaque point de ses dés¹, avoir pour ses histrions des masques, des sceptres de théâtre tout couverts de perles: c'est être riche; et voilà tout. Ses amis, par son ordre, ne lui donnent-ils pas des festins où l'un a dépensé pour 4 millions de sesterces en couronnes de soie parfumées²? Poppée n'avait-elle pas des mules ferrées d'or, et 500 ânesses ne la suivaient-elles point partout pour remplir de leur lait la baignoire où son teint venait chercher la fraîcheur³? N'est-ce pas Othon qui lui enseigna, à lui César, à parfumer la plante de ses pieds? Et, lorsque la veille, Othon, soupant chez César, a eu la tête aspergée de parfums pré-

1. Suet., *in Ner.*, 30.

2. Suet., *ibid.*, 27.

3. Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 11.